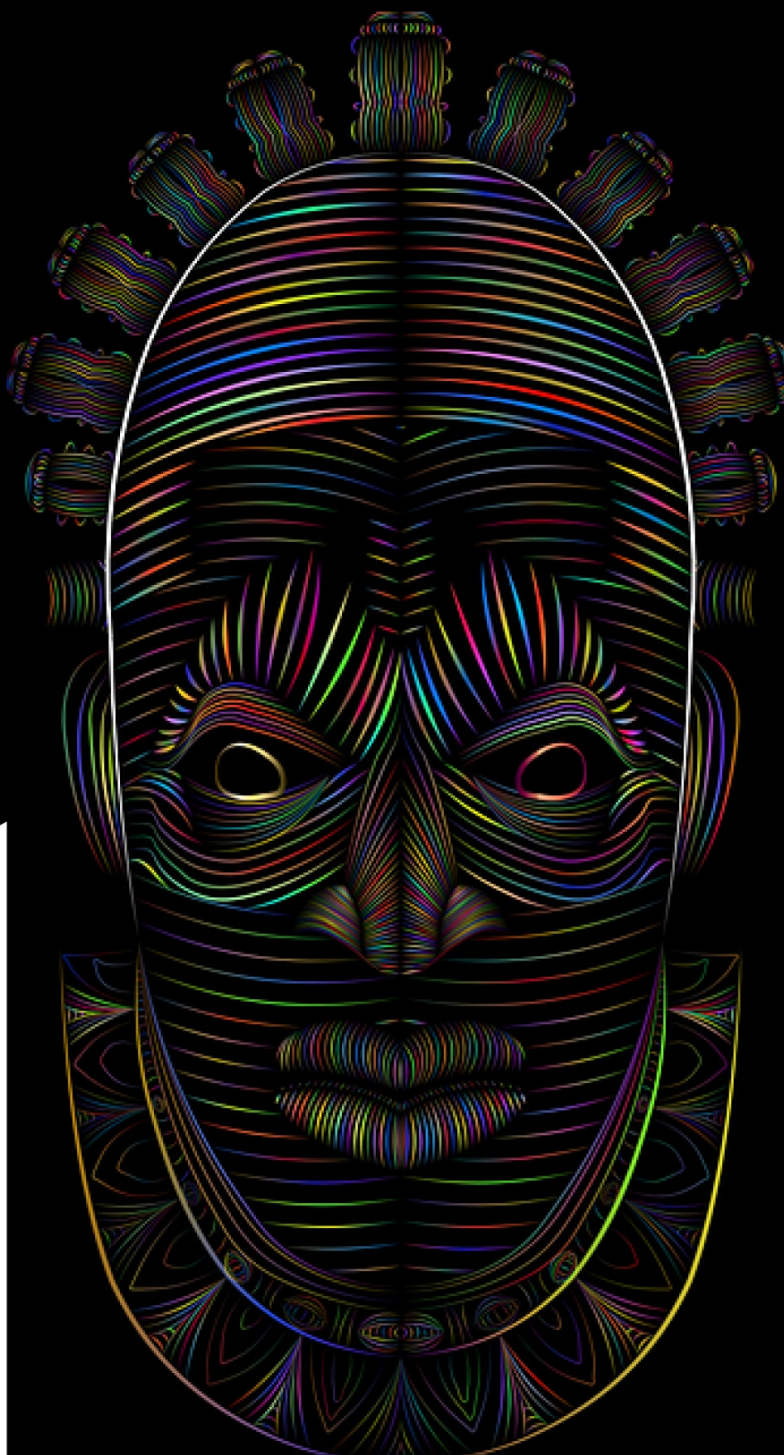


MAGIE

NOIRE

LUC BASSELIER



MAGIE

BLANCHE

Luc Basselier

Magie noire
Magie blanche

© Luc Basselier, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-4382-4

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

PROLOGUE

A T O P O C H R O N I E ¹

Les Entités chargées d'observer notre réalité estiment que la leçon a assez duré. Il convient de rétablir l'harmonie dans cet espace-temps. Elles décident d'intervenir.

PARTIE I

M
Z A Ï R E
L
É
D
B E L G I Q U E
C
T
I
O
N

Chapitre I

Au Zaïre

Le soleil allait bientôt pointer le bout de son disque. L'obscurité résistait encore, mais s'apprêtait à céder la place aux premières lueurs du jour.

Sur une terrasse au cinquième étage d'un immeuble, une jeune femme guettait l'apparition matinale. Revenue de Lubumbashi deux mois plus tôt, elle en avait fait un rituel quotidien. Son horloge interne lui permettait de se réveiller une dizaine de minutes avant la renaissance du soleil. Elle aimait ce moment de la journée où tout semblait possible. En cette saison, la fraîcheur collait encore un peu à la peau, rendant l'instant particulièrement agréable.

Coline, c'était son nom, frissonna un peu et étouffa une toux brève au creux de son poing. Cette sacrée maladie. Sa mère en était morte, il y avait neuf ans de cela. La faute à pas de chance. En ce temps-là, à Kananga, les médicaments pour soigner l'asthme étaient rares et chers. Cette situation s'améliorait quelque peu de nos jours à Kinshasa. Et puis, il y avait Gisèle.

Les derniers lambeaux de nuit s'accrochaient encore à la moitié du ciel, s'effaçant lentement face à l'aube rougeâtre qui venait d'émerger sur l'horizon, colorant de reflets sanguins quelques nuages égarés. Le fleuve lui même se maquillait, passant du pourpre à l'or au fil de l'accouchement solaire. Il ressemblait maintenant à une coulée de métal précieux. Comme si toute la richesse du pays s'échappait ainsi, tel le sang d'une blessure, vers l'océan et les pays étrangers. Car le Zaïre, le pays pas le fleuve, était exsangue. Toutes ses possessions étaient exploitées, pillées devrait-on dire, par des compagnies étrangères qui n'en faisaient profiter que quelques hommes politiques bien placés. Il ne restait rien pour ses habitants, condamnés à la survie.

Coline était amoureuse de son pays. Elle ne se voyait vivre nulle part ailleurs, mais elle détestait ses dirigeants, car dès que l'un d'eux captait une part de pouvoir, fut-elle infime, il en profitait honteusement, soumettant à son bon vouloir ceux qui dépendaient de lui.

Se rappelant toutes les injustices vécues depuis la mort de sa mère, son pouls commença à s'accélérer. Elle s'efforça de respirer calmement pour éviter une crise qui la laisserait une nouvelle fois épuisée et hagarde. Les abus de pouvoir avaient toujours existé, pensait-elle, mais l'amour maternel dont elle avait profité dans sa jeunesse avait camouflé cet aspect des choses. Maintenant, avec son sentiment de solitude, chaque injustice prenait une place disproportionnée dans sa vie, comme si elle était la victime de chacune d'elle. Elle aurait bien voulu lutter contre tous ces dysfonctionnements, mais sa maladie lui instillait un sentiment d'impuissance.

Elle l'avait contractée à l'âge de seize ans, trois ans à peine après le décès de sa mère. Elle habitait déjà à Kinshasa, dans ce même appartement, celui de son grand-oncle Hector. Coline était déjà orpheline de son père, décédé un an après sa naissance. Elle n'en gardait aucun souvenir. Au Zaïre, un enfant sans parent était confié à son oncle maternel. Des deux frères de sa mère, l'un avait été tué lors des émeutes de l'Indépendance en 1960. L'autre résidait au monastère des Pères blancs de Kisangani et il aurait été mal vu qu'il élevât une enfant au sein de sa communauté religieuse. Hector, un cousin de sa mère, et sa femme Sala avaient donc hérité la charge de s'occuper de l'enfant. Elle était reconnaissante de leur accueil, car son état de mulâtre aurait pu la conduire tout droit dans une institution. En ce temps-là au Zaïre, les fruits des amours mixtes étaient particulièrement mal vus.

Depuis qu'elle était dehors, le jour avait succédé à l'aurore, révélant à la jeune femme tous les détails du paysage. Les pêcheurs de Beach N'Gola qui s'activaient près de leurs barques, déchargeant les maigres prises de la nuit. Le fleuve puissant qui contenait encore sa force avant de la déchaîner plus en aval dans les rapides d'Inga. Le frémissement des feuilles de palmiers sous la caresse d'un vent doux. L'ouverture des premières boutiques au pied de son immeuble. Les lumières de Brazza qui venaient de s'éteindre.

Elle estima avoir assez profité des promesses du jour et regagna sa chambre pour aller s'habiller. Un joyeux désordre régnait dans cette pièce. Ses vêtements de la veille s'épalaient pêle-mêle sur un fauteuil, des livres prenaient la poussière un peu partout sur les meubles et des tasses vides jonchaient le sol auprès de son lit. Le fait qu'elle disposât de son espace personnel, petit mais confortable, n'incitait pas son occupante à le garder en ordre. Ce privilège, dans un appartement aussi exigü, était dû à son statut de jeune femme. Ses tuteurs

occupaient une autre chambre et ses trois cousins se partageaient dans la dernière un espace à peine plus grand que le sien.

Augustin et Alphonse, plus âgés de deux ans, étaient jumeaux. À part une ressemblance physique indéniable, ils étaient très différents de caractère. Augustin, efféminé et célibataire, ceci expliquant sans doute cela, tenait une petite boutique de tissus. Il se prenait pour une espèce de Karl Lagerfeld africain, toujours affublé de lunettes noires. Alphonse, quant à lui, réparait voitures et mobylettes sous les paillotes d'une arrière-cour du quartier de Matonge, affublée du nom pompeux de garage. Il y travaillait avec son apprenti, plus jeune que lui, considéré comme son larbin. Les deux frères dormaient régulièrement à la maison, même si Alphonse découchait parfois en quête de *femmes à manger*². L'aîné de la famille, Bienaimé, pilotait des hélicoptères. Il venait d'obtenir son brevet de capitaine et séjournait à la caserne sur la base de N'Dolo. Il passait parfois dîner en famille le dimanche quand il était saturé de l'ordinaire de la cantine. Sa cousine le jugeait bel homme, surtout dans son uniforme vert foncé. Il se disait plus ou moins fiancé à Isabelle, une française qui officiait dans une association s'occupant d'alphabétiser les *shégués*³, mais qu'il n'avait toujours pas présentée à sa famille.

Après avoir pris une douche rapide et froide à cause du *délestage*⁴ de la veille, Coline choisit avec soin ses vêtements du jour. Un chemisier blanc à col droit et un ensemble tailleur strict vieil or dont la jupe descendait au genou. Il lui venait de sa tante, incapable d'encre en profiter tant ses grossesses avaient alourdi sa silhouette. Sa tenue se complétait de chaussures à talons trotteurs et d'un sac à main, le tout d'un noir brillant. Elle se devait d'être parfaitement mise en valeur aujourd'hui. La rencontre de ce matin pouvait décider du reste de sa vie. Un rendez-vous au ministère des Mines l'attendait pour un entretien d'embauche.

Depuis la fin de ses études de géologie, elle avait postulé dans une dizaine d'entreprises de la capitale s'occupant d'exploitation minière, mais aucune n'avait répondu positivement à ses demandes d'emploi. La précarité de la situation économique incitait plutôt au débauchage. Elle commençait à perdre espoir quand un policier en motocyclette était venu déposer un pli à l'appartement. L'enveloppe, à l'en-tête du ministère des Mines, l'attendait sur sa commode quand elle était rentrée des courses vendredi. Elle avait observé la missive une bonne minute avant de se décider à l'ouvrir, se préparant mentalement à subir un

nouvel échec. Elle déchira finalement le rabat et, après avoir déplié la lettre, les premiers mots la remplirent de joie *Mademoiselle, nous avons le plaisir de vous annoncer...* Elle prit un instant pour savourer cette bonne nouvelle avant de poursuivre sa lecture. Le texte lui apprenait l'accueil favorable reçu par sa candidature et l'invitation à un entretien d'embauche. Le document portait la signature de *L. Ngongo, secrétaire général*.

Depuis ce jour, elle ne tenait plus en place, consultant sans cesse sa montre comme si elle avait pu en accélérer la course des aiguilles. Elle avait partagé avec ses proches une joie quelque peu atténuée par les remarques de son oncle. Il lui demandait de ne pas confondre entretien avec emploi. Sa tante avait raillé son époux, le traitant de vieux grincheux, et le malheureux avait été sommé de participer à l'allégresse générale. Il faut dire que la jeune femme coûtait cher à sa famille et ne rapportait rien. Aussi, chacun se faisait-il une joie de la voir enfin contribuer aux dépenses du ménage.

Coline se regarda dans le miroir pour se coiffer. Depuis son entrée à l'université, elle s'était fait défriser les cheveux. Elle pensait que cela convenait mieux à la minceur de sa silhouette. Des cheveux crépus auraient donné à sa tête une allure de brosse à nettoyer les toilettes. Ses cheveux lissés, au contraire, révélaient la finesse de ses traits et les courbes agréables de son visage. Elle avait la peau couleur café au lait, avec beaucoup de lait précisait sa tante avec une pointe de rancœur, car son père était un colon belge. Il avait épousé à cinquante-cinq ans sa mère qui n'en avait que trente-quatre. Ils s'étaient rencontrés dans un dispensaire où ils étaient venus se faire soigner. Une pour son asthme et l'autre pour une plaie qui s'était infectée. Sa mère vivait à l'époque dans une communauté religieuse. Elle l'avait quittée pour l'épouser. Pour la jeune femme, son géniteur resterait à jamais *Ludo*, car il n'avait pas eu le temps de devenir *papa*.

Coline se mit une légère touche de rouge aux lèvres et plaça de sobres boucles à ses oreilles. Elle s'inspecta une dernière fois dans le miroir et estima avoir fait le nécessaire pour mettre toutes les chances de son côté. Ainsi parée, elle sortit de sa chambre et gagna la salle de séjour où sa famille déjeunait d'un plat de *mikates*⁵ dont la cuisson avait diffusé dans l'appartement une forte odeur de friture. Elle râla intérieurement car elle craignait que celle-ci n'imprègne aussi ses vêtements. Elle embrassa les personnes attablées avant de s'asseoir.

— Coline, *tu as frappé les formes*⁶ ce matin, lui dit sa tante avec cet accent chantant propre aux kinois d'un certain âge.

Elle s'étonna de ce commentaire élogieux, car sa tutrice pratiquait plutôt le reproche que le compliment.

— Merci. C'est une journée importante pour moi.

— Et pour nous aussi, crois-le bien.

— Ne t'emballe pas trop vite, intervint son oncle.

— Je sens que c'est mon jour de chance.

— Tu as raison, intervint sa tante, ne l'écoute pas. Il voit toujours le mauvais côté des choses.

— Avec toi qui est d'une naïveté incroyable, ça fait la moyenne.

— Ne vous disputez pas, s'il vous plaît. Pas aujourd'hui.

— On ne se dispute pas, dit tante Sala, on discute. On s'ennuierait vite si on n'avait pas ces petites joutes verbales.

À ce moment, Augustin sortit de sa chambre. Il avait encore du sommeil plein les yeux et les cheveux en bataille.

— Hé, mais ça ne va pas du tout, dit-il en voyant sa cousine. Comment t'es-tu accoutrée ?

— Qu'est-ce qui ne va pas ? dit-elle en se regardant, cherchant ce qui avait pu susciter ce commentaire.

— Tu te prends pour mama Wemba, la reine de la *sape*⁷. Tu sais pourtant que ce mouvement contestataire, qui consiste à très bien s'habiller, n'est toléré que dans un cadre strictement privé. Ça ne convient pas du tout pour un entretien officiel.

Augustin faisait référence au fait que le président Mobutu avait décidé de bannir les vêtements de type européen pour promouvoir les habits traditionnels zaïrois. Il avait qualifié cette réforme de *retour à l'authenticité*.

— Tu ne voudrais quand même pas que j'aille me présenter en pagne. Un